

*Frédéric LAUPIES, Professeur en Classes Préparatoires aux Grandes Écoles à Versailles
Cours en visioconférence proposé aux partenaires du Projet Europe, Éducation, École
le 17/01/2013, 10h10-12h00 : <http://melies.ac-versailles.fr/projet-europe/direct/>
Programme : <http://www.coin-philos.net/eee.12-13.programme.php>*

LE SENS DU PLAISIR

Le plaisir ne peut pas avoir de sens : par lui-même, il est pur affect ; toute sa réalité est d'être une sensation en laquelle nous nous abandonnons complaisamment : comment pourrait-il s'orienter vers un au-delà de lui-même ? Comment pourrait-il donc avoir un sens ?

Le sens, en toutes ses acceptions, suppose, en effet, une orientation.

Les cinq sens sont sollicités par le monde extérieur. Ils sont, dans cette mesure, marqués par une forme d'intentionnalité, ils ne peuvent être enfermés en eux-mêmes. La sensorialité à l'œuvre dans la perception a donc déjà un sens : elle ouvre sur un donné cohérent, distinct du sujet percevant. Or le plaisir relève de l'affectivité et non de la perception : il n'est pas indiciel d'un au-delà de lui-même.

Le sens du fleuve comme le sens d'un tissu ou d'une bille de bois suppose une situation respective des parties, exclusive d'une autre situation. Il n'y a de sens du fleuve qu'en vertu d'une position différenciée de l'embouchure relativement à la source. Le sens, ici, ne tient pas à la réalité considérée en elle-même mais à son rapport aux autres réalités. Or le plaisir vaut par lui-même ; il n'est pas constitué par la relation à autre chose que lui-même.

Le sens d'un discours ou d'un geste est fondé par une relation signifiante : ce qui apparaît aux sens, un graphisme, un son, une posture, est l'indice d'une signification distincte. Ici encore, le sens n'advient qu'en vertu d'une relation codifiée entre ce qui apparaît et ce qui n'apparaît pas. Or le plaisir se tient tout entier dans la pure présence de ce qui est ressenti.

Le plaisir n'a pas de sens ... cette absence n'est pas une privation. Le plaisir n'a pas de sens et il n'est ni un non-sens ni une réalité absurde.

Mais la réalité nous rattrape : nous demandons raison de tout, y compris du plaisir lui-même. Cette exigence de sens est-elle nécessairement extrinsèque au plaisir ou exprime-t-elle un sens immanent au plaisir ?

Texte 1

« Scholie : Entre la dérision (que j'ai appelée passion mauvaise dans le Coroll. 1) et le rire, je reconnais une grande différence ; car le rire, comme le badinage, est un pur sentiment de joie ; par conséquent il ne peut avoir d'excès et de soi il est bon (par la Propos. 41, part. 4). En quoi, en effet, est-il plus convenable de soulager sa faim ou sa soif que de chasser la mélancolie ? Telle est du moins ma manière de voir, quant à moi, et j'ai disposé mon esprit en conséquence. Aucune divinité, ni qui que ce soit, excepté un envieux, ne peut prendre plaisir au spectacle de mon impuissance et de mes misères, et m'imputer à bien les larmes, les sanglots, la crainte, tous ces signes d'une âme impuissante. Au contraire, plus nous avons de joie, plus nous acquérons de perfection ; en d'autres termes, plus nous participons nécessairement à la nature divine. Il est donc d'un homme sage d'user des choses de la vie et d'en jouir autant que possible (pourvu que cela n'aille pas jusqu'au dégoût, car alors ce n'est plus jouir). Oui, il est d'un homme sage de se réparer par une nourriture modérée et agréable, de charmer ses sens du parfum et de l'éclat verdoyant des plantes, d'orner même son vêtement, de jouir de la musique, des jeux, des spectacles et de tous les divertissements que chacun peut se donner sans dommage pour personne. En effet, le corps humain se compose de plusieurs parties de différente nature, qui ont continuellement besoin d'aliments nouveaux et variés, afin que le corps tout entier soit plus propre à toutes les fonctions qui résultent de sa nature, et par suite, afin que l'âme soit plus propre, à son tour, aux fonctions de la pensée. Cette règle de conduite que nous donnons est donc en parfait accord et avec nos principes, et avec la pratique ordinaire. Si donc il y a des règles différentes, celle-ci est la meilleure et la plus recommandable de toutes façons, et il n'est pas nécessaire de s'expliquer sur ce point plus clairement et avec plus d'étendue. »

Spinoza, *Ethique IV*, proposition XLV, Scolie

Texte 2

« La contradiction inhérente à une « philosophie du plaisir » est du même ordre que la contradiction inhérente, selon Schelling, à toute philosophie de la liberté : on hésite entre un plaisir qui est pur à la seule condition de rester inconscient et une conscience du plaisir qui a presque nécessairement un goût très amer. [...] Qui voudrait être heureux sans le savoir, heureux sans cette complaisance à soi par laquelle la sensualité devient enveloppante et jouit d'elle-même, se jauge elle-même dans toutes ses dimensions, existe non seulement en soi mais aussi pour soi ? Ce serait, en échange du bonheur, perdre toute raison d'être heureux ! Les motifs de la félicité submergent notre félicité comme l'amour submerge l'objet aimé... Bienheureux qui connaît son bonheur, mais malheur aussi à cet heureux là ! car en appréciant et mesurant sa bonne chance il est retombé en angoisse. Schelling dit ceci : Dieu ne veut pas pour sa créature d'une béatitude involontaire, et il la met dans l'alternative soit de la posséder librement, soit de la perdre ; or cette alternative est un dilemme, car des deux manières elle la perdra, ici par innocence et là par conscience. La tentation de conscience, l'élan des possibles vers l'acte font le reste ; et l'on sait comment, selon les Ecritures, cette indiscrete curiosité coûta à l'inconscience adamique son paradis ... Ainsi le choix est fait : plutôt la conscience et le mouvement avec le souci. »

Vladimir Jankélévitch *Le sérieux de l'intention*, Champs Flammarion 1983, p.71